

LES ORPHELINS
DU PONT
DE QUÉBEC

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les orphelins du pont de Québec / Éliane Saint-Pierre

Nom : Saint-Pierre, Éliane, 1961- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220025630 | ISBN 9782897837914

Classification : LCC PS8637.A45843 O77 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ÉLIANE SAINT-PIERRE

LES ORPHELINS
DU PONT
DE QUÉBEC



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Deux sœurs et un secret, 2021

Un nouveau départ pour Geneviève, 2020

Une promesse pour Alice, 2017

Yändicha : cœur sauvage, 2016

Plaines d'Abraham : la bataille de l'amour, 2014

PREMIÈRE PARTIE
1907

Dans sa maison cossue de la Haute-Ville de Québec, sur Grande Allée, Angélique Dupuis accueillit avec joie ses deux cousines, Évelyne et Solange. Elle les fit aussitôt passer au salon, dont les fenêtres à carreaux étaient ornées de lourdes draperies de velours vert bouteille. Puis, elle leur désigna des fauteuils Louis XVI à rayures parme et blanches. Les trois femmes y prirent place.

— Je suis déjà dans les préparatifs de l'été qui vient. Nous passerons certainement, comme chaque année, des vacances délicieuses dans Charlevoix, à La Malbaie, avec cette vue imprenable sur le fleuve, s'emballa Angélique sans plus attendre. Arthur souhaiterait que nous nous y installions toute l'année!

Les trois jeunes femmes éclatèrent de rire.

— Je ne me vois pas vivre à la campagne, enchaîna Angélique, amusée. Le théâtre, les soirées, tout ça me manquerait beaucoup trop!

— Quelle drôle d'idée a ton époux! s'esclaffa Solange. Moi non plus, je ne t'imagines pas les pieds dans la boue en train de traire les vaches.

Évelyne étouffa un rire dans son mouchoir et renchérit en évoquant le thème de la fable de La Fontaine dans *Le rat de ville et le rat des champs*:

— Toi, mon Angélique, je te connais par cœur: tu préfères le confort de la ville à la vie au grand air!

Angélique approuva de la tête. La déclaration *je te connais par cœur* martelait néanmoins son esprit, ainsi que l'expression de connivence qu'Évelyne avait eue en la disant. Bien sûr, elle faisait allusion à la passion qu'Angélique avait éprouvée pour Philippe, le frère de Solange et d'Évelyne. Une passion qui continuait de la faire chavirer, même si elle était devenue l'épouse d'Arthur. Elle ne pourrait jamais oublier que Philippe avait bel et bien été son grand amour. Un amour impossible. Et qui avait induit bien des drames dans sa vie...

Volontairement, Angélique bifurqua sur un sujet plus superficiel :

— Arthur veut que nous rénovions la salle à manger, mais je voudrais plutôt que nous refassions le salon.

— Que dis-tu ? s'étonna Solange. C'est tellement beau chez toi. Que veux-tu donc y changer ?

— La tapisserie, je la trouve terne. J'en ai vu de très belles dans le catalogue du grand magasin Scroggie, avec de jolis motifs de jonquilles sur fond bleu ciel. Il paraît que c'est devenu très en vogue en Angleterre.

Angélique soupira après avoir bu une petite gorgée de thé fumant. Elle essuya délicatement le bord de ses lèvres avec une serviette en lin brodée aux initiales AD.

— Depuis que mon époux a obtenu un contrat en lien avec la construction du pont de Québec, nous recevons des dignitaires presque tous les soirs, débita-t-elle. Dans ces conditions, la maison doit être impeccable et au goût du jour. Cet hiver fut un feu roulant.

Ingénieur diplômé de grandes universités d'Europe et des États-Unis, Arthur Dupuis était un homme important dans le milieu des affaires. Devenu veuf, il avait épousé en secondes noces Angélique Masson, de dix ans sa cadette. Lors d'un séjour de repos dans un sanatorium, il était tombé amoureux de cette élégante jeune femme aux longs cheveux châtain clair et aux grands yeux noisette un peu mélancoliques. Il avait été ébloui par cette pensionnaire,

qui séjournait comme lui dans cet établissement. Accablé par le deuil de sa première femme, morte en couches, Arthur s'était senti renaître en voyant cette apparition féminine. Il n'avait pas tardé à conquérir Angélique. Elle s'était laissé prendre au jeu de cet homme très séduisant, pour ne pas dire séducteur.

Arthur était plus qu'un bon parti pour elle, fille de bonne famille déclassée et désargentée à la suite de la ruine de son père, puissant marchand général ayant fait faillite en raison d'une fraude de la part d'un fournisseur. Angélique avait saisi l'occasion de faire un beau mariage, et surtout de se consoler un tant soit peu de sa relation malheureuse avec son cousin Philippe. Dans la petite société de la Haute-Ville, où tout se savait, personne n'ignorait qu'elle avait beaucoup aimé le frère de Solange et d'Évelyne, ni que celui-ci l'avait quittée pour une belle Américaine. Évelyne en voulait à Angélique d'avoir coupé les ponts avec lui. Pourquoi n'était-elle pas plus conciliante ? se demandait-elle. Elle ne comprenait ni n'acceptait cette attitude tranchante envers Philippe, son frère bien-aimé. Après tout, se disait-elle, Angélique n'avait-elle pas fait un beau mariage avec Arthur Dupuis ?

Angélique était une battante au point de, parfois, se montrer impulsive, voire colérique. Elle seule savait que ce caractère enflammé était une des conséquences de la grande peine d'amour qu'elle avait vécue et qui l'avait laissée souvent irritable. Cela dit, elle avait appris à aimer sincèrement Arthur, un époux généreux. La naissance de leur fils Henri avait achevé de nouer solidement leur lien. Cependant (et Angélique le savait), Arthur n'était pas un ange. Cet homme à femmes, chic et fortuné, aimait briller au sein de la bonne société. On le disait même volage. Angélique n'écoutait pas les cancans au sujet des supposées infidélités de son époux. Leur entente était inébranlable : ils formaient un couple uni menant une vie bourgeoise et respectable que plusieurs enviaient.

Solange mordit dans un sandwich aux concombres et s'exclama :

— Mmm, comme il est bon et moelleux ! C'est ta nouvelle cuisinière qui l'a préparé ?

— Oui, nous l'avons engagée tout récemment, répondit Angélique. C'est une perle et...

— Mais dis-moi, l'interrompit Évelyne, qu'en est-il au juste de ce fameux pont de Québec? Depuis qu'on a commencé à le construire, tout le monde ne parle que de ça. Dès qu'il fait beau, les familles vont pique-niquer au bord du fleuve pour voir les ouvriers travailler.

Avant même qu'Angélique ne puisse répondre, Solange renchérit :

— Ces ouvriers sont de véritables acrobates, ils ont l'air de funambules quand ils marchent sur les poutres! Moi, j'ai le vertige juste en montant sur une chaise! Je me demande comment ils font.

Angélique raconta à ses cousines que son époux devait se rendre tous les matins avant l'aube sur le chantier pour ne revenir que tard le soir.

— Il lui arrive même de ne pas dormir à la maison, ajouta-t-elle. Je n'y peux rien : ce pont, c'est son dada. Il est si heureux de faire partie de ce projet, dont on dit partout qu'il sera celui du siècle.

Les deux sœurs écoutaient, curieuses. Angélique continua :

— Arthur a cru un moment que jamais on ne le réaliserait tellement on a tardé à le commencer. Cette aventure du pont de Québec a chamboulé notre vie, je dois l'avouer. En particulier, notre vie mondaine... Arthur ne peut plus m'accompagner au théâtre comme il le faisait si souvent autrefois. Je suis devenue une hôtesse. Bien sûr, ce n'est pas moi qui suis à la cuisine !

Évelyne jeta un regard entendu à sa sœur Solange ; tout le monde savait qu'Arthur avait décroché ce contrat lucratif et prestigieux en partie grâce à ses allégeances politiques. Depuis des lustres, les Dupuis étaient liés au Parti libéral, ce qui leur conférait bien des avantages. Ainsi, lorsque le concours pour la construction du pont de Québec avait été ouvert quelques années plus tôt, Arthur avait été un des premiers à proposer son nom en tant qu'ingénieur des

ponts et chaussées. Pour cela, il s'était rendu jusqu'en Pennsylvanie afin de rencontrer Theodore Cooper, l'ingénieur en chef de la Phoenix Bridge Company. La firme l'avait engagé sur la foi de ses diplômes d'universités américaines, mais surtout sur celle de ses lettres de recommandation politiques. Ainsi, du jour au lendemain, Arthur Dupuis s'était retrouvé à la tête de plus de cent ouvriers, dont il supervisait le travail avec minutie et rigueur.

— Personnellement, ajouta Angélique, l'air blasé, j'ai bien hâte de voir ce pont terminé et de retrouver mes vieilles habitudes.

— Ça ne t'empêche pas de venir jouer au bridge avec nous, tout de même, lui reprocha Solange.

— On dit que tout sera fini dans quelques années à peine... Il paraît qu'en 1910, nous n'aurons plus à nous contenter d'utiliser un traversier comme au temps de la colonie pour aller de l'autre côté de la rive ! Il nous faudra entrer dans le monde moderne !

— Et cesser d'attendre les grands froids pour profiter du pont de glace en hiver, précisa Solange. Je ne supporte plus cette impression d'être prise au piège dans la ville de Québec presque six mois par an...

— Vous avez raison, poursuivit Angélique, au demeurant légèrement agacée. Je croirais entendre Arthur, qui ne cesse de me répéter que nous sommes au XX^e siècle ! Et de me répéter qu'il faut ouvrir la rive sud aux États-Unis. C'est une question commerciale, évidemment. Les marchandises doivent circuler plus rapidement. Ce pont va nous faire économiser du temps et de l'argent ; désormais, les trains pourront circuler sans avoir à faire un long détour.

— Je croyais que le pont devait également servir à d'autres moyens de locomotion, fit remarquer Solange.

— Oui, confirma Angélique, le pont a d'abord été conçu pour la circulation ferroviaire, mais il y aura deux voies pour les tramways et deux autres pour les automobiles.

— Les automobiles? réagit Évelyne, sceptique. On croirait un roman de Jules Verne... Ce n'est pas demain la veille qu'on circulera en voiture, je vous le dis!

Elle rit.

— Mais oui, au contraire, on circulera bientôt en voiture, comme l'entrepreneur Dandurand le fait depuis qu'il a arpenté les rues de Montréal avec la toute première automobile en 1899. Depuis, c'est la folie dans la métropole, répliqua sèchement Angélique.

— Mais ici, à Québec? l'interrogea Solange, le sourcil froncé.

— Il faut reconnaître que cette mode commence déjà à faire fureur, souligna sa cousine. On dit que, dans dix ans, il y aura plus de mille automobiles en circulation. Fini les chevaux! Fini le crottin qui abîme nos robes dès que nous mettons le pied dehors! Arthur a d'ailleurs l'intention d'acheter une Ford très bientôt.

Cette idée enthousiasmait Angélique.

— J'ai tellement hâte de traverser le fleuve en automobile! chantonna Solange, très excitée à cette idée.

— Arthur m'a dit qu'il serait un des tout premiers à faire le trajet aller-retour dans la sienne, sur le pont. Je l'accompagnerai, bien entendu. Il me tarde de voir le paysage d'aussi haut.

À ce moment, la servante interrompit la conversation :

— Madame veut-elle que je rapporte le plateau de sandwiches?

— Oui, Hélène. N'oubliez pas de nous servir les mignardises, avec du thé bien chaud, précisa Angélique.

Puis, elle ajouta :

— Où est Henri?

— Selon ce que m'a dit la gouvernante, il aurait terminé sa sieste, répondit la servante.

— Dites à Blandine de nous l'amener en ce cas, ordonna Angélique. Mes cousines seraient heureuses de le voir, n'est-ce pas ?

— Ce cher petit ! s'écria Solange, émue. Quel âge a-t-il, au juste ?

— Déjà quatre ans, répondit Angélique. Vous le savez, j'ai toujours voulu des enfants. Arthur en voulait lui aussi, mais il hésitait du fait que sa première femme était morte en couches. Quand je lui ai annoncé que j'attendais un heureux événement, il était très inquiet. Mais maintenant, il est si fier de son fils ! Il est persuadé qu'Henri prendra sa relève, qu'il sera un ingénieur comme lui.

Angélique se perdit dans ses pensées et son expression se rembrunit. Elle se souvint combien son accouchement avait été difficile. Après des heures de cruel labeur, elle n'arrivait même plus à respirer. Le médecin lui avait alors fait subir une césarienne. Après, elle avait été longue à guérir et était restée clouée au lit pendant deux mois. Depuis, elle avait dû se rendre à l'évidence : l'enfant qu'elle avait tant désiré était le seul qu'elle aurait. À cet égard, le médecin avait été formel lors d'une récente visite : elle devait éviter de tomber enceinte, car si l'accouchement se soldait à nouveau par une césarienne, elle pourrait en mourir. Il avait prononcé ce verdict sans ménagement.

— Oui, redit-elle, j'ai toujours rêvé d'une ribambelle de petits...

Son visage s'assombrit. Les erreurs de son passé la rongeaient, encore une fois. Elle se recomposa une expression pour que ses invitées ne s'aperçoivent pas de son trouble.

À ce moment précis, Blandine, la gouvernante, pénétra dans le salon, accompagnée du petit Henri, qu'elle tenait par la main.

L'enfant portait un joli costume de marin, assorti d'un béret à pompon. Évelyne et Solange poussèrent des cris d'admiration.

— Comme il est mignon, on dirait un moussaillon ! flûta Solange, la plus aimable et attentionnée des deux sœurs.

L'enfant se dirigea dans les bras de sa mère qui le serra très fort en l'embrassant sur le front.

— Henri, suggéra Angélique, récite à l'intention de nos convives la prière que le père Grégoire t'a apprise.

Le garçon obéissant se mit au centre du salon et commença par faire le signe de croix. Les trois femmes l'imitèrent. Puis, d'une voix suave, il dit un *Ave Maria* et enchaîna avec un *Pater Noster*. Lorsqu'il eut terminé, Angélique annonça qu'il connaissait également des chansons. Le petit garçon fit une révérence et continua sa prestation en entonnant *Frère Jacques*.

Solange et Évelyne étaient sous le charme. Elles applaudirent vivement ce gentil spectacle.

— Il te ressemble, conclut Solange, c'est un artiste et un être très sensible.

Henri vint alors s'asseoir près de sa mère qui lui prit la main. Il souriait, sachant combien elle était fière de lui.

— Arthur souhaite qu'il fasse de grandes études aux États-Unis, qu'il suive ses dignes traces.

— Henri a-t-il visité le chantier ? demanda Évelyne à sa cousine, coupant court à ce qui, à ses yeux, était un étalage d'orgueil.

— Oui, son père l'y a emmené une fois, répondit Angélique. Il compte bien y retourner prochainement. Comment as-tu trouvé cette visite, mon Henri ?

Henri poussa un petit soupir, il sentait la timidité l'envahir. Tous ces regards posés sur lui finissaient par l'embarrasser.

— C'est... gros, dit-il dans un sourire figé, alors que les invitées d'Angélique s'extasiaient devant cette candeur si fraîche.

Sur ces paroles adorables, les deux sœurs prirent congé et Angélique retourna à ses occupations. Elle devait changer de toilette avant qu'Arthur ne revienne, et tout cela prenait beaucoup de temps.

2

Les ouvriers qui travaillaient à la construction du pont de Québec s'appelaient les *ironworkers*. Une centaine d'hommes accomplissaient ce dur labeur six jours par semaine. Ils commençaient avant l'aube et terminaient tard le soir. Plusieurs d'entre eux étaient des Autochtones de la réserve de Caughnawaga, reconnus pour leur agilité et leur bravoure. On disait qu'ils étaient les seuls à ne pas avoir le vertige. Il y avait aussi des Canadiens français, des Irlandais... Alan O'Brien était l'un de ceux-ci. Il faisait partie de cette cohorte d'ouvriers «du fer», pour ainsi dire. À vingt-cinq ans, Alan était déjà père de trois enfants. Son petit dernier, James, fêterait bientôt ses trois ans. Avant de commencer à travailler sur le pont, Alan peinait à nourrir les siens avec ses maigres salaires. Ce travail était arrivé comme une chance pour un homme courageux comme lui, qui avait à cœur de subvenir aux besoins de son foyer et qui avait accepté tout de suite cette tâche périlleuse.

Comme tous les matins depuis près de quatre ans, sa femme, Molly, s'était levée avant l'aube pour préparer le petit déjeuner, constitué d'un peu de céréales, de pain et de confiture. Lorsqu'il entra dans la cuisine, elle embrassa tendrement Alan avant de le laisser s'asseoir à la table. Elle continua de chercher dans la glacière ce qu'il y avait pour concocter un petit repas qu'elle glisserait dans une boîte en fer blanc.

— Je croyais qu'il me restait des œufs, constata-t-elle d'un ton dépité. À la fin de la semaine, le budget est toujours un peu serré. Mais il reste un peu de beurre et de confiture aux fraises, est-ce que ça va aller, Alan ?

— Oui, dit-il d'un air renfrogné, encore à moitié endormi. Je n'ai jamais très faim le midi. Je suis tellement fatigué, je préférerais faire une sieste.

Molly coupa deux tranches de pain de mie, les beurra, y ajouta une fine couche de confiture et les enveloppa dans un sac brun avant de les poser dans la petite boîte. Puis, elle s'approcha d'Alan pour l'enlacer.

— Je t'aime, murmura-t-elle. Tu fais de gros sacrifices pour nous. Depuis que tu as ce travail, nous vivons mieux. Ce n'est pas rien !

Alan approuva de la tête. Molly enchaîna :

— Tu te souviens quand nous avons eu notre premier enfant ? Tu n'avais pas d'emploi, je suis allée laver les planchers chez le D^r Labrie. Je le ferais encore, s'il le fallait.

— Je ne veux plus jamais que ça arrive ! réagit Alan, rembruni à l'évocation de ce souvenir. Jamais plus ma femme n'ira gagner le pain que nous mangeons.

Se levant, il prit Molly dans ses bras.

— Nous sortirons petit à petit de cette misère, affirma-t-il avec fougue. J'aurai tôt ou tard une augmentation. Même si le boulot au chantier est dur, je suis fier d'y travailler. Le salaire est bon, mais il en faudrait plus, je le sais. Et dire qu'il y en a qui me reprochent d'avoir trois enfants alors que je peine à les nourrir !

— Qui donc ? s'indigna Molly. Nous avons les enfants que Dieu veut bien nous donner. Ils ne manquent de rien.

Elle essuya son tablier d'une main. C'était vrai : elle devait souvent se priver pour que ses petits mangent à leur faim. Ce sacrifice était parfois lourd, mais elle refusait de se plaindre, et jamais il ne manquait de pain.

— Je dois y aller, ma chérie, dit Alan en oubliant presque de prendre ses tartines. Il est possible que je rentre tard ce soir, ne m'attends pas. Tu travailles si fort à la maison, profite-en pour te coucher.

Sur ces mots, il dévala les marches de l'escalier et courut jusqu'à l'arrêt, où il attrapa de justesse son tramway, rue Saint-Paul, à l'entrée de la Basse-Ville. Il aperçut aussitôt son ami Connor Devlin, avec qui il faisait le trajet matin et soir, et il le rejoignit sur la banquette du fond.

— Ne parle pas trop fort, lui dit-il en lui tendant la main, j'ai mal dormi.

Connor avait également la vingtaine. D'origine irlandaise comme Alan, il était né aux États-Unis. Après avoir quitté sa famille, il avait choisi de vivre au Canada, car, à Québec même, il avait rencontré sa belle Julia. Ils s'étaient mariés quelques mois plus tôt. Il avait hâte d'avoir des enfants.

— Comment vont tes petits ? demanda-t-il à son ami.

— Bien, répondit Alan, ils n'étaient pas encore debout. Les deux plus vieux vont à l'école, mais James, mon dernier, reste à la maison avec ma femme. N'oublie pas ce que tu m'as déjà promis, Connor ! C'est moi qui serai le parrain de ton premier-né. Et surtout, n'attends pas que je sois trop vieux !

Les deux hommes rirent de bon cœur. La journée était belle. Ils avaient été engagés dès les premiers jours où l'on avait annoncé un besoin de main-d'œuvre pour la construction du pont. Connor faisait partie des braves qui pouvaient monter très haut sur les échafaudages. Il marchait avec méthode et concentration le long des poutres étroites, ce qui éblouissait ses camarades de travail. Alan avait rapidement tenté de faire comme lui, mais il avait perdu pied. Un centimètre de plus, et il serait tombé dans le vide. Depuis, il vouait à Connor une grande admiration.

— Tu sais, je n'ai pas renoncé à faire comme toi un jour, fanfaronna Alan. Sais-tu que j'ai demandé au superviseur d'aller un peu plus haut ? Il m'a dit que ce serait possible si je n'avais pas trop le vertige.

— Il paraît que M. Dupuis, un des superviseurs, doit venir aujourd'hui avec le grand patron de Philadelphie... Ça me rend un peu nerveux, confia Connor.

— Pourquoi ? s'enquit Alan, étonné. A-t-on quelque chose à nous reprocher ? Ce que nous faisons, ces deux-là ne pourraient jamais le faire !

Puis, Alan rectifia sa pensée :

— Enfin, ils ne pourraient jamais faire ce que *tu* fais... Quand je te vois osciller entre ciel et terre, sur ces poutres vertigineuses, j'ai l'impression d'admirer un acrobate. Quel spectacle ! Mais n'as-tu donc pas peur ?

— Je suis humain, je ne veux pas tomber, alors je suis prudent, répondit Connor. Mais dis-toi bien que j'en ai vu d'autres ! J'ai parcouru tous les États-Unis avant de venir ici. Il m'est arrivé de prendre un train en marche parce que je ne pouvais pas payer mon passage. J'ai dormi sous les étoiles. J'ai été un vrai « hobo », comme on dit. Et puis j'ai été élevé à la dure. Mon père me battait quand j'étais petit. Je ne me souviens plus du nombre de coups que j'ai reçus. Aujourd'hui, je suis tellement content d'avoir une bonne *job*, un salaire, ma belle Julia que j'aime et qui m'aime. Je n'ai jamais été aussi heureux. Quand je monte sur les échafaudages, je me concentre sur ce que je fais. Si j'ai moins bien dormi certains jours, je fais davantage attention.

Alan lui donna instinctivement une claque amicale dans le dos.

En ce début de printemps, les arbres bourgeonnaient enfin. L'hiver avait été rude ; lors des tempêtes de neige, le chantier avait

dû fermer pendant quelques semaines. Cependant, il était rouvert depuis un mois, et tous les ouvriers avaient enfin retrouvé leur emploi régulier.

— Dire qu'en 1900, au moment où on a posé la pierre angulaire, on avait prévu que la construction serait finie en quelques mois ! rappela Alan. Moi, je n'ai jamais cru que ce gros travail serait fait en si peu de temps. C'est tellement énorme ! La preuve : ça fait des années que nous nous échinons sur ce chantier.

— Moi non plus, je n'aurais jamais parié pour ce temps record, reconnut Connor. Je me souviens du discours de Wilfrid Laurier comme si c'était hier.

— J'y étais, moi aussi, avec Molly et notre premier bébé, souligna Alan. Je me demande bien qui dans les alentours n'y était pas ! Tous les chroniqueurs ont affirmé que c'était l'événement du siècle.

— Du XX^e siècle ! rectifia Connor en riant.

Alan hochait la tête, absorbé par des souvenirs défilant dans son esprit.

— Un jour, j'ai raconté aux enfants qu'on pourrait traverser le pont en automobile et qu'on se retrouverait sur l'autre rive en quelques minutes. Ils étaient tellement excités quand je leur ai dit ça. Je me demande si je pourrai en avoir une... Molly était si heureuse que j'aie enfin trouvé un emploi stable quand ils nous ont embauchés en 1903. Un salaire tous les mois ! Jusqu'alors, nous n'avions jamais connu ça.

Le tramway commença à ralentir et s'immobilisa dans un gros grincement. Les passagers se levèrent. Alan et Connor sortirent les derniers. Il leur restait une bonne dizaine de minutes de marche avant d'atteindre le chantier.

